



## Effets économiques du Covid-19

# Ces deux indépendantes risquent de couler à cause du coronavirus

Une coiffeuse et une thérapeute installées à leur compte déplorent une chute de leur chiffre d'affaires depuis la reprise du travail fin avril. Elles témoignent.

Marie Nicollier

### Nieves Varela, coiffeuse à Lausanne

«Ça a repris très fort, mais après trois semaines j'ai déchanté»



Si la clientèle ne revient pas, Nieves Varela se dit prête à lâcher son salon. CHANTAL DERVEY



Nieves Varela tient un salon de coiffure à Lausanne depuis une quinzaine d'années. Elle a dû fermer boutique du 16 mars au 27 avril. «Entre deux, j'ai vécu dans l'incertitude: combien de temps est-ce que ça allait durer? Puis viennent les questionnements liés au manque de revenus. J'ai commencé à chercher des solutions. »Un mois environ après mes demandes, les allocations pour perte de gain (APG) ont commencé à arriver (jusqu'au 15 mai). Dans l'intervalle, je me suis résolue à faire la demande de crédit proposé par la Confédération, parce que je n'arrivais pas à payer mon bail commercial. Deux jours après, l'argent était sur mon compte! Rien à voir avec les services sociaux, qui ont mis plus de trois semaines à me répondre et m'ont envoyé des formulaires d'un cliqué... J'ai laissé tomber. J'ai aussi reçu un courrier de ma gérance avec menace de résiliation du bail de mon local. Ils sont revenus plus tard en proposant que je paie un demi-loyer pendant la période de fermeture.

»Quand j'ai recommencé à travailler, ça a repris très fort, mais après trois semaines j'ai déchanté. L'agenda ne se remplissait plus. J'ai 50% de travail en moins. Je pense que beaucoup de gens ont des problèmes financiers mais n'osent pas le dire. Des clients nous ont demandé de payer en deux fois, d'arriver les cheveux déjà lavés... J'ai aussi des clients en télétravail; d'autres qui ont des personnes à risque dans leur entourage. Je viens de recevoir une bonne nouvelle: le versement des APG, pour la période du 16 mai au 16 septembre. Ça va me permettre d'être plus ou moins à jour avec les paiements.

»Je ne partirai pas en vacances. Je ne peux même pas m'octroyer le luxe d'aller à la piscine avec mes enfants (10 et 7 ans). Pendant la fermeture, j'ai contacté Caritas, qui m'a donné des bons d'achat pour ses épiceries. J'ai dû faire hyper attention avec la nourriture, alors qu'avant c'était un domaine où je ne calculais pas trop. Quand mes enfants demandaient des bonbons, je leur expliquais: «Je n'ai pas d'argent pour en acheter. On fera avec ce qu'on a.»

**«C'est la première fois de ma vie que j'ai ressenti un petit état dépressif»**

»Cet été, on va faire des activités dans le coin; l'hôtel, c'est impossible. On est déjà allés aux Grottes de Vallorbe, à la Dent-de-Vaulion... Je cherche des bons plans. Il y a plein de choses sympas à faire.

»Ça va mieux moralement depuis que j'ai repris le travail. Les sept semaines d'arrêt complet, c'est ça qui a été le plus dur. C'est la première fois de ma vie que j'ai senti un petit état dépressif. Si la clientèle ne revient pas, je suis prête mentalement à lâcher le salon. Je me donne jusqu'à la fin de l'année. Si le chiffre d'affaires reste en nette diminution en novembre et décembre (des gros mois, habituellement), je ne vais pas m'acharner. Je fermerai boutique.

»Le Covid a aussi un côté «deux poids deux mesures» que je ne comprends pas. Pourquoi les coiffeurs doivent-ils porter un masque et pas les serveurs de restaurant? Ça devrait être obligatoire partout.»



## Maria Maggio, thérapeute à Yverdon

### «J'ai commencé à chercher un autre emploi pour me remettre à flot»

Avant la pandémie, la thérapeute Maria Maggio partageait son travail entre son cabinet de soins et massages à Yverdon et les visites au sein d'entreprises qui la mandataient. «Le 16 mars, il a fallu fermer le cabinet. J'ai récupéré mes enfants (1 an et 4 ans) à la garderie en me demandant comment ça allait se passer dans notre petit appartement, avec notre petit balcon... J'ai pris mon mal en patience. On prenait la voiture pour faire des balades en forêt; on cherchait des endroits où s'aérer. Plus le temps passait, plus je me posais de questions. Les clients allaient-ils revenir?»

«Le 27 avril, j'ai pu reprendre le travail. Je pensais que l'agenda serait plein, mais pas du tout. En général, je travaille super bien l'été. Là, j'ai très peu de rendez-vous, même si je respecte les mesures de protection et d'hygiène. Et dans les rares entreprises qui m'autorisent à venir, les employés ne s'inscrivent pas

**«Aujourd'hui, je suis maman au foyer la plupart du temps, alors que ça fait seize ans que j'ai mon cabinet. C'est un changement de vie»**

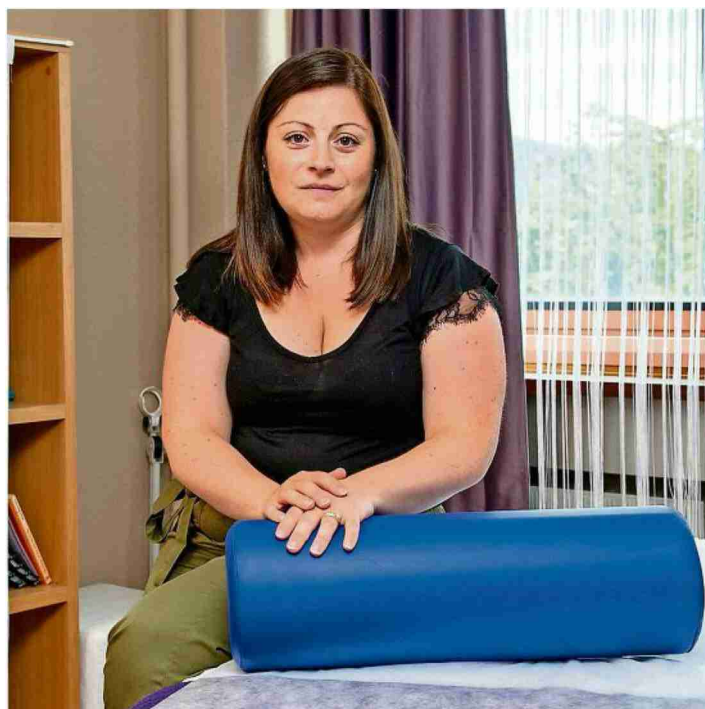
pour un massage. Beaucoup ont peur du virus; beaucoup sont en télétravail.

«Je n'ai eu que les allocations pour perte de gain (APG) comme aide. Aucun rabais de loyer. Et je n'ai pas fait de demande de crédit car, vu le montant de mes revenus, je ne pense pas y avoir droit. C'est dur, moralement comme financièrement. Les APG

suffisent tout juste à payer les charges. Plus les mois passent, plus je me demande si je vais pouvoir continuer. Heureusement, mon mari a un salaire, mais si cette situation dure trop longtemps, ça risque d'être un problème. On s'est déjà demandé si on allait réussir à payer les factures.

«Le Centre social protestant (CSP) m'a aidée pour la pape-rasse, par exemple pour les demandes pour échelonner le paiement de mes factures.

«Aujourd'hui, je suis maman au foyer la plupart du temps, alors que ça fait seize ans que j'ai mon cabinet. C'est un changement de vie. Je partage désormais mon local via une sous-location. Et j'ai commencé à chercher un autre emploi pour me remettre à flot. Si je crains de devoir fermer? Oui. Comme je pratique moins, je crains aussi de ne plus être à la page... Ça mine le moral, quand même.»



**Pour survivre, Maria Maggio partage désormais son local via une sous-location.** VANESSA CARDOSO